

VARIATIONS AUTOUR D'UN PAPILLON

Adriana Langer

— Aujourd'hui, pour changer, je vais vous donner une leçon d'entomologie.

Vladimir Nabokov monte sur l'estrade, se tourne vers ses étudiants et observe, avec un plaisir évident, leurs visages stupéfaits.

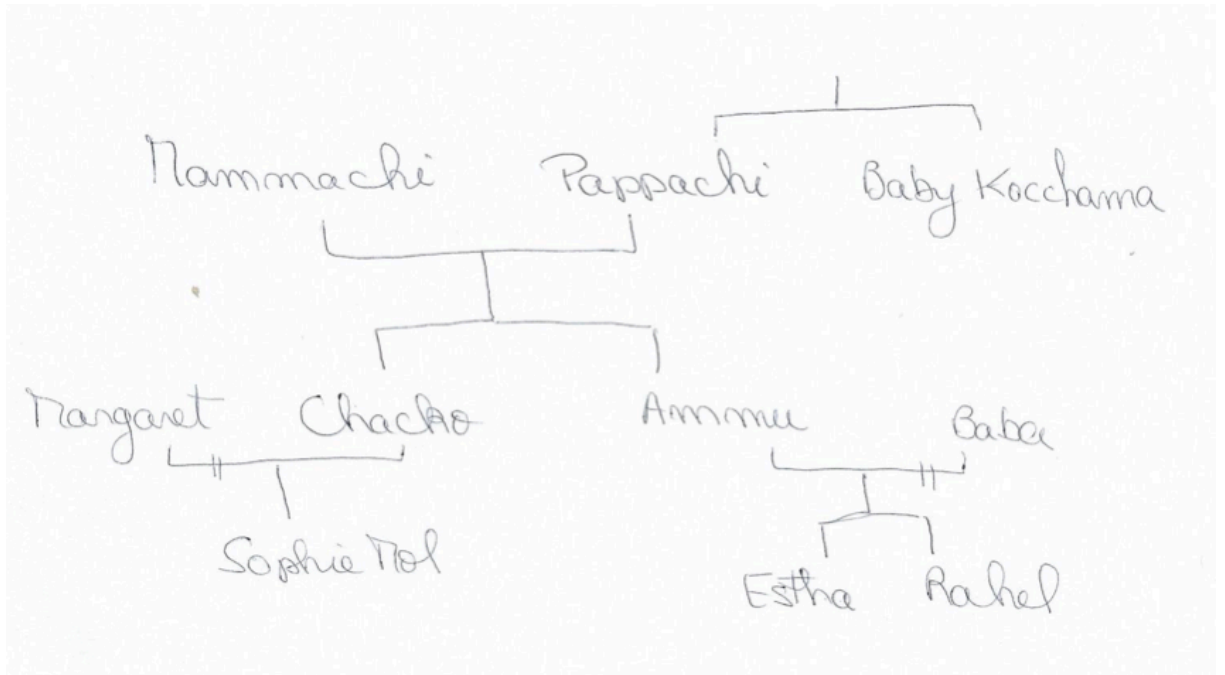
— Oui, nous allons parler insectes avec une merveilleuse poétesse, une des grandes romancières du siècle, Arundhati Roy.

Les rires se propagent parmi les étudiants, soulagés, qui savent que leur professeur serait capable de parler pendant des heures de papillons.

— Nous n'allons pas aborder le sujet principal du livre, si tant est qu'il y en ait un, car en réalité ils sont multiples : l'amour, la solitude, la violence, l'enfance, la société. Nous allons plutôt nous promener entre les pages du livre comme si nous sortions cueillir des champignons en forêt, et nous admirerons au passage quelques beaux spécimens de la faune. Nous laisserons aussi de côté les traits de caractère et les événements caractérisant la vie des personnages : nous ferons leur connaissance à travers la description tantôt du visage tantôt des pieds, tantôt de la texture de la peau.

Je vous résumerai d'abord brièvement son roman, *Le Dieu des Petits Riens*, pour ceux d'entre vous qui auraient la paresse et la malchance de ne pas l'avoir encore lu. Ammu est la fille, et Chacko le fils, de « Pappachi », entomologiste chrétien du Kerala, et de « Mammachi », son épouse. Pappachi a cessé d'adresser la parole à sa femme le jour où son fils l'a sommé de ne plus la

battre. Mammachi s'est lancée dans la production commerciale de pickles, conserves et condiments, lorsque son mari est venu s'installer à Ayemenem, après avoir pris sa retraite. Vous pourrez vous reporter à l'arbre généalogique que j'ai dessiné pour vous.



Chacko s'est marié à Margaret, une femme anglaise, quand il était un (médiocre) étudiant à Oxford. Après la naissance de leur fille, Sophie Mol, Margaret demande le divorce à Chacko, qui est paresseux, égoïste, incapable de trouver un emploi stable et de subvenir aux besoins de sa famille (qu'il aime tendrement pourtant) ; et elle épouse Joe. Celui-ci meurt quelques années plus tard d'un accident et, pour la consoler, Chacko (qui est resté en termes amicaux avec Margaret) invite son ex-femme et leur fille à passer les fêtes de Noël en Inde.

Ammu a eu des jumeaux, Estha et Rachel, d'un mari alcoolique dont elle a divorcé, puis elle est retournée vivre chez ses parents.

Un ensemble de causes que je ne détaillerai pas font que Sophie Mol meurt noyée, accidentellement, lors d'un trajet en barque avec ses deux cousins. Ammu et Velutha, un jeune intouchable qui travaille à la fabrique de Mammachi, connaissent ensemble un fulgurant amour avant la tragédie : la mort de Sophie Mol âgée de neuf ans, l'accusation de Velutha par la famille d'Ammu, la mort de celui-ci après les violences des policiers. Mais il y a beaucoup d'éléments que je n'ai même pas évoqués et qui sont pourtant essentiels : le contexte politique, le rôle du communiste Pillai, de la tante d'Ammu et Chacko appelée Baby Kochamma, la détresse des jumeaux...

Bon, passons maintenant à l'analyse. Nous parlerons insectes d'abord, mais nous élargirons à d'autres espèces également.

Dès la première page, nous voyons de grosses mouches bleues qui *« bourdonnent sans but dans l'air lourd et fruité. Pour finir par aller s'assommer contre les vitres transparentes et mourir, pansues et effarées, dans le soleil. »* Ainsi, dès le début du roman, apparaît ce que j'appellerai le thème du « piègeage », où s'entrelacent les humains piégés par la société, par les circonstances, par l'amour – Ammu, Velutha, les jumeaux, mais aussi Sophie Mol, Margaret, Mammachi, Baby Kochamma – et les animaux. Les crapauds sautent dans le jardin d'une pierre fangeuse à une autre, sous le regard rêveur de Rahel adulte : *« Prisonniers de cette carapace, des princes se languissaient d'un baiser. Simple pâture pour les serpents cachés dans l'herbe haute de juin. Un bruissement. Un éclair. Et plus de crapaud pour sauter d'une pierre à une autre. »* Cela ressemble au destin tragique d'Ammu, à qui la société ne pardonne pas son amour pour un « intouchable ».

Précédé d'une belle comparaison, voici encore notre thème : « *Le soir, comme autant de pensées fantasques, apparaissaient d'étranges insectes qui se brûlaient aux ampoules quarante watts de Baby Kochamma. Pendant la journée, il y avait des cadavres raides et frits plein le sol (...)* ».

Le plus poignant symbole de ce piègeage est l'hirondelle dans la vieille voiture abandonnée : « *Une hirondelle morte occupait le siège arrière. Elle avait réussi à entrer par un trou du pare-brise, sans doute tentée par la mousse du siège éventré pour habiller son nid, et n'avait jamais pu ressortir. Personne n'avait entendu ses cris de détresse.* »

De même, dès leur venue au monde les jumeaux sont piégés par une société qui les considère comme des "bâtards", car leurs parents sont de religions différentes, et de surcroît ont divorcé. Puis, les jumeaux sont piégés par leur grand-tante Baby Kochamma, qui les a pratiquement forcés à accuser Velutha, l'homme qu'ils aimaient comme leur père.

Les insectes et les animaux seront également nos guides pour illustrer le thème de la cruauté, partout présent. Voici l'homme qui vient d'abuser le petit Estha au cinéma : « *Il écrasa une mouche avec un magazine roulé en cylindre. D'une pichenette délicate sur le comptoir, il l'expédia sur le marbre du sol. Où elle resta sur le dos à agiter faiblement ses pattes.* »

« *Chaque fois qu'un chien s'aventurait sur la route, le chauffeur faisait de son mieux pour lui passer sur le corps.* »

Le fils du camarade Pillai « *se mit à donner des claques sur le crâne de son père, semant la panique chez les moustiques. Puis il fit le compte des cadavres, dont certains étaient gorgés de sang frais.* »

Lorsque la cousine anglaise, Sophie Mol, arrive à Ayemenem, Rahel est malheureuse, jalouse et en colère. Elle décide de tuer une procession de fourmis. « *Les fourmis craquaient doucement quand la vie les quittait.* » Sophie Mol vient la rejoindre : elle veut devenir amie avec sa petite cousine. Elle « *inspecta la bouillie odoriférante avec un détachement clinique. La pierre était enduite de carcasses rouges écrasées au milieu desquelles s'agitaient encore quelques pattes.* » Remarquez que la mouche écrasée par l'homme au cinéma agitait elle aussi ses pattes, seul signe visible qu'elle est encore en vie et souffre. Cette souffrance silencieuse ressemble au silence dans lequel Estha est désormais emmuré depuis qu'il a dit *oui*, ce *oui* qui a dénoncé Velutha, l'homme qu'il aimait comme un père, et qui est mort.

Mais revenons aux fourmis. « *Les Petites Filles en train de Jouer. Adorables.* » Avec ironie, Arundhati Roy montre les pensées figées des adultes, qui croient que les petites filles, ça joue, ça s'amuse, ça ne souffre pas, ça n'est pas cruel. « *Et si on en laissait une en vie ? Comme ça elle se retrouverait toute seule* » suggère Sophie Mol, qui vient de perdre le beau-père qu'elle aimait, et qui se sent d'autant plus seule que les jumeaux, eux, sont deux.

« *Rahel l'ignora superbement et les tua toutes.* »

Une des techniques subtiles d'Arundhati Roy est de dessiner de mini-itinéraires au sein des grands circuits du livre. Je vais vous en donner deux exemples.

« *Un rat affairé, aux épaules velues* » effectue des allers-retours entre le cabinet du pédiatre - où attendent Ammu et la femme de Pillai avec leurs enfants respectifs - et le bas du placard de la salle d'attente. Une infirmière fait également des allers-retours derrière le rideau qui sépare les deux pièces. « *Elle*

devait avoir des caches spéciaux sur ses lunettes : elle ne remarqua pas le rat au dos velu qui lui fila au ras des pieds. » Puis elle appelle un patient : « - *Au suivant, dit l'infirmière, fermant les yeux derrière des cache-rats. »* Nous voyons, parallèlement au trajet du rat – depuis le sol jusqu'aux lunettes de l'infirmière - la création d'un mot nouveau, un des jeux qu'affectionne cette artiste du langage.

L'autre animal que nous évoquerons concernant le thème des itinéraires, c'est la grenouille. Il se produit ici une sorte de crescendo dramatique tout le long du roman. Les premières grenouilles apparaissent dès la deuxième page : ce sont de grosses grenouilles jaunes qui parcourent la mare boueuse dans l'espoir de trouver « l'âme sœur ». Au chapitre suivant : « *Ses jumeaux -à Ammu- lui faisaient penser à deux petites grenouilles ahuries, indifférentes au reste du monde, marchant bras dessus bras dessous le long d'une route à grande circulation. Totalement oublieux des dangers que les camions font courir aux grenouilles. »* La grenouille n'est plus seule - elles sont deux maintenant - mais elle est en danger. Cinquante pages plus loin apparaît « *la grenouille écrasée sur la route* », tellement aplatie qu'elle a « *davantage l'air d'une tache en forme de grenouille que d'un véritable batracien* ». Arundhati Roy parle de grenouilles écrasées, mais aussi de corbeaux, chiens et crachats écrasés : elle ne fait pas directement allusion aux jumeaux. Mais nous, qui nous souvenons que les jumeaux évoquaient à Ammu deux petites grenouilles, nous faisons ce lien.

Enfin, la grenouille réapparaît entre Chacko et Margaret : « *Il lui donnait l'impression que le monde leur appartenait, comme s'il était étalé devant eux à*

l'instar d'une grenouille sur une table de dissection, suppliant qu'on veuille bien s'occuper d'elle. »

Passer de l'amour au danger, puis à la mort, pour finir par un cadavre à disséquer : voilà le court trajet symbolique parcouru par la pauvre petite grenouille dans ce roman. Vous noterez que la grenouille, même morte, semble supplier qu'on s'occupe d'elle, prête à tout accepter pour un peu d'attention ; ce qui nous rappelle le besoin d'affection poignant des jumeaux.

Ceci nous amène tout naturellement au thème des « animaux-symboles ». Outre la grenouille, l'hirondelle dont nous avons déjà parlé, il y a le papillon, le kangourou, l'araignée. Je fais là une petite parenthèse : avez-vous remarqué qu'il y a chez Arundhati Roy les bons et les méchants ? Parmi les « bons » : les araignées, les grenouilles, les crapauds. Parmi les « méchants » : les papillons, les chauve-souris, les pythons, les serpents - enfin, pas ceux qui ornent le petit bracelet de Rahel, qui sont « *tête contre tête, se murmurant leurs secrets* ». Revenons aux symboles, et, en particulier, au papillon.

« *Le grand regret de sa vie - à Pappachi- c'était de n'avoir pu donner son nom au papillon qu'il avait découvert* ». En réalité, le papillon est tombé par hasard dans son verre, un soir, et il l'a examiné. « *Au bout de six mois d'une attente insupportable* » on lui dit que le lépidoptère en question appartient à une espèce connue. Puis, douze ans plus tard, à la suite d'une révision taxonomique, les spécialistes décident que c'est bien une espèce et un genre inconnus jusque là, mais la gloire ne lui revient pas, car il est loin et à la retraite. « *Le fantôme diabolique de l'insecte gris, pelucheux, couvert d'un duvet particulièrement fourni, semblait hanter tous les lieux où vivait Pappachi, et finit par devenir un véritable tourment pour lui, ses enfants et les enfants de ses enfants.* »

Et ce fantôme au corps glacé, accroché au cœur de Rahel, réapparaît régulièrement au cours du roman :

1 Chaque fois que Rahel craint que sa mère l'aime moins

2 Quand elle voit Chacko regarder amoureusement les photos de sa fille Sophie Mol

3 À l'aéroport avant l'arrivée de celle-ci (que tout le monde semble aimer plus que Rahel)

4 Lorsque le petit Estha affolé dit à sa soeur Rahel qu'il va aller à la "maison de l'Histoire", où l'homme que les jumeaux aiment comme leur père sera mis à mort

5 Lorsque Chacko menace Ammu de la « *réduire en bouillie* » si elle ne part pas

6 Lorsque Rahel comprend que Sophie Mol est morte

7 Dernière apparition du papillon, quand, au poste de police, les jumeaux craignent pour la vie de leur mère, et que Baby Kochamma vient pour qu'ils accusent injustement Velutha, l'homme qu'ils aiment.

A chacune de ces funestes apparitions, le papillon sort et rentre ses ailes tantôt lentement tantôt – pour la mort de Sophie Mol, qui accélère tragiquement le cours des choses – « *d'un coup sec* ». La dernière fois que nous le voyons, le papillon déploie ses ailes sombres et froides sur le cœur de Rahel mais aussi sur celui d'Estha.

Pour quoi faire, pourriez-vous demander, ce papillon tout le long du roman ? A quoi sert-il ? Et je répondrais : il ne sert à rien d'autre qu'à notre pur plaisir esthétique.

Passons aux kangourous en ciment, grandeur nature, qui sont à l'aéroport : « *Au lieu d'abriter des bébés kangourous en ciment, leurs poches étaient remplies de mégots, de vieilles allumettes, de capsules de bouteille, de cosses de cacahuètes, de verres en carton écrasés et de cafards.*

Des crachats rouges de bétel éclaboussaient leur estomac de kangourou, comme autant de blessures toutes fraîches (...). Et toutes les saletés de l'aéroport dans leurs poubelles à bébés. » Ces grands animaux, symboles classiques de la maternité, sont, malgré leurs lèvres rouges et leurs « *sourires de rubis* », souillés et blessés, comme le sera Ammu ; et les jumeaux – hôtes naturels d'un ventre maternel – se sentent eux aussi comme des détritits, des boulets, notamment lorsqu'ils sont à l'aéroport, dans l'attente de Sophie Mol, que tout le monde aime plus qu'eux.

Permettez-moi encore une intéressante digression : le cafard dans le ventre du kangourou, nous le retrouverons plus loin, lorsqu'Ammu vient de mourir, seule, dans une petite chambre d'hôtel : des fourmis transportent un cafard mort « *faisant la démonstration de la manière dont il faut disposer d'un cadavre* ». Rebut dans le ventre, rebut à la mort.

Chappu Thamburan. Sa Majesté des Débris. C'est le nom donné par Velutha à une minuscule araignée qui se camouflait de divers débris. « *Sans vouloir se l'avouer, ni à eux-mêmes ni l'un à l'autre, ils en vinrent à lier leur destin, leur avenir (...) à ceux de la minuscule créature (...) Elle devint leur emblème -à Ammu et Velutha- parce qu'ils savaient que la fragilité était leur seul refuge. Qu'il leur fallait s'accrocher à l'infiniment petit.* » Chappu Thamburan survit à Velutha, malgré son apparente fragilité, et a une nombreuse descendance.

- Vous rappelez-vous de l'autre araignée qui eut, elle aussi, une nombreuse descendance ? Non ?! Nabokov prend une expression ahurie, tout en souriant aux étudiants. Eh bien, rapportez-vous cent soixante pages plus tôt : la maman araignée, elle, se noie, mais son sac d'œufs blancs, une centaine de bébés araignées, est emporté jusqu'à Madagascar « *pour mettre en route un nouveau phylum d'araignées d'eau malayali.* »

Remarquez que ces bébés araignées sont « *trop légers pour se noyer, trop petits pour nager* », ce qui rappelle curieusement la spécialité de la maison, la confiture de banane qui est « *trop liquide pour de la gelée, trop épaisse pour de la confiture. Consistance ambiguë, donc inclassable.* » L'Inspection des produits alimentaires l'avait donc rendue illégale et en avait interdit la fabrication. Comme Ammu, les jumeaux, Velutha, mais aussi les autres personnages : « *Tous avaient enfreint les règles. Tous avaient pénétré dans des territoires interdits. Tous avaient essayé de tourner les lois qui décidaient qui devait être aimé et comment.* »

Nous avons donc vu que la minuscule araignée est intimement liée à l'amour entre Ammu et Velutha, comme le papillon est lié à Rahel. Estha, quant à lui, est lié à une pieuvre. « *Il se fit peu à peu à cette pieuvre encombrante qui crachait sur son passé le noir tranquillisant de son encre* ». Plus loin : « *Ce mot que la pieuvre d'Estha n'arrivait pas à déloger : 'oui'.* » C'est le 'oui' qui a condamné Velutha, ce oui accusateur que Baby Kochamma le force à prononcer pour, dit-elle, « *sauver Ammu* ». En réalité c'est pour se sauver elle-même, car elle est coupable de faux témoignage, ayant entraîné la mort de Velutha. Ce 'oui' qu'Estha ne voulait pas prononcer le plonge dans un silence définitif.

Baby Kochamma a, avouons-le, bien mérité d'être associée à un bébé chauve-souris. Je n'en dirai pas plus, ce serait désobligeant.

Le communiste Pillai « *traversait la vie comme un caméléon. Sans jamais se commettre, tout en donnant l'impression de s'engager. Emergeant chaque fois sain et sauf du chaos, sans une égratignure.* »

Continuons donc sur la finesse de description des personnages. Regardez Ammu jeune : « *Elle avait un visage fin et délicat, des sourcils noirs arqués comme les ailes d'une mouette en plein essor, un petit nez droit et une peau lumineuse, couleur de noisette.* » Et quelques années après la tragédie : « *Elle était tout enflée à cause de la cortisone, et avec son visage en pleine lune n'avait plus rien de la mère élancée qu'avait connue Rahel. La peau tendue sur ses joues bouffies avait l'aspect brillant des cicatrices de vaccin. Quand elle souriait, on avait l'impression que ses fossettes lui faisaient mal.* » Nous avons mal, nous aussi, de cette transformation.

Et admirez le visage de Margaret endormie : « *La chair de ses joues tombait de chaque côté du visage, faisant ressortir ses pommettes et tirant sa bouche vers le bas en un sourire sans joie (...). Elle s'était épilée les sourcils (...) et les deux arcs très minces qu'ils faisaient maintenant lui donnaient un air surpris jusque dans le sommeil (...). Son visage était rouge. Son front luisait. Sous la rougeur perçait une certaine pâleur. Comme une tristesse tenue à distance.* » Comment mieux dire sa douleur présente (la mort de son mari Joe) et celle qui l'attend (la mort de sa fille) ?

La domestique, Kochu Maria, une naine ignorante et méchante, est dans la cuisine : « *Deux grands plis de chaque côté du nez reliaient celui-ci à son menton et séparaient cette partie-là du reste de son visage, comme un groin. Sa*

tête, trop large pour son corps, ressemblait à un fœtus de laboratoire qui, après s'être échappé de son bocal de formol, se serait défripé et épaissi avec l'âge. »

Je dirais que le laborantin n'a pas dû le regretter.

Baby Kochamma, qui vieillit sordidement avec sa domestique devant la télévision, avait, étant jeune, de tout petits pieds dont elle était excessivement fière : *« soulevant légèrement son sari pour permettre à tout le monde de s'extasier sur son pied menu. »* Quelle différence, à quatre-vingts ans : *« Ses tout petits pieds impeccablement soignés -remarquez, elle les aime encore- se balançaient sous la table, comme ceux d'un enfant perché sur une chaise haute. Boursouflés par les oedèmes, ils avaient l'air de petits coussins d'air. »*

Mais revenons à Pillai : à quel personnage célèbre vous fait-il penser ?

Un bref silence succède à la question du professeur.

— Au pharmacien Homais ! La voix aiguë, cristalline, joyeuse et sûre d'elle, vient du fond de la salle : elle appartient à une jeune étudiante menue, à lunettes d'écaille, que Vladimir Nabokov regarde avec un large sourire reconnaissant.

— Très bonne réponse : ce sont des frères à travers l'espace et le temps. Des frères dans l'autosuffisance, l'ignorance, la méchanceté et le goût du pouvoir. Ces faux apôtres du « progrès » occupent une place importante dans la société. Leur lâcheté, teintée de cruauté, les rend dangereux : Homais fait basculer le destin d'Emma Bovary -l'arsenic provient de sa pharmacie-, et Pillai abandonne Velutha aux attaques de la famille d'Ammu et de la police, qui causeront sa mort.

Joli détail, Homais et Pillai ont la même manie d'affubler leurs enfants de prénoms ridicules et encombrants. Souvenez-vous : *« M Homais avait en*

prédilection tous les prénoms qui rappelaient un grand homme, un fait illustre ou une conception généreuse. C'est dans ce système qu'il avait baptisé ses quatre enfants. » Voici leurs prénoms : Napoléon (qui représente la gloire), Franklin (représente la liberté), Irma (concession faite au romantisme – il ne s'agit après tout que d'une fille) et Athalie (en hommage à Racine).

Le fils du communiste Pillai s'appelle, en toute logique, Lenin, prénom difficile à porter lorsqu'on travaille dans une ambassade occidentale : Lenin a donc préféré devenir Levin.

Arundhati Roy est critique vis à vis de tous les « ismes », comme un certain exilé russe qui enseigne et écrit maintenant en anglais. En voici quelques exemples tantôt comiques tantôt pitoyables, et souvent les deux à la fois.

— Concernant le communisme : *« Le communisme s'était introduit masqué au Kerala, affectant les allures d'un mouvement réformateur qui prenait bien soin de ne jamais remettre ouvertement en question les valeurs traditionnelles d'une communauté très conservatrice, fondée sur le système des castes. Les marxistes oeuvraient à l'intérieur des barrières sociales, ne contestaient jamais leur existence tout en donnant l'impression qu'ils le faisaient. »* Et son représentant : *« Les bras croisés sur la poitrine, le camarade Pillai emprisonnait ses aisselles d'un air de propriétaire, comme si quelqu'un avait fait mine de vouloir les lui emprunter et qu'il venait juste de refuser. »* Ou : *« C'était le genre d'homme qu'on avait peine à imaginer enfant. A plus forte raison bébé. Il donnait l'impression d'être né adulte. Déjà à moitié chauve. »*

— Concernant la police et la société bourgeoise : voyez la rencontre du communiste Pillai, né adulte, avec l'inspecteur de police. Deux camps, deux

« ismes », renvoyés dos à dos : *« Il n'y avait entre eux aucun lien d'amitié, et ils ne se faisaient absolument pas confiance. En revanche, ils se comprenaient parfaitement. L'enfance n'avait laissé sur eux aucune trace. Dépourvus de curiosité comme de doutes, ils étaient à leur manière terriblement adultes. Ils regardaient le monde sans jamais se poser de questions sur son fonctionnement. »*

Être dépourvu de curiosité et de doutes : voilà un symptôme qui ne trompe pas, qui est pathognomonique de ce genre de personnes, que - soit dit en passant – il nous est souvent donné de croiser.

Un autre pendant à Pillai, Baby Kochamma, n'est pas davantage épargné : *« Elle avait toujours eu peur de la Révolution et de la menace marxiste-léniniste ; voir la télévision s'inquiéter du nombre sans cesse croissant des déshérités et des exclus avait réveillé ses vieilles terreurs. Elle considérait famines, génocides et purifications ethniques comme autant de phénomènes susceptibles de mettre son mobilier en péril. »*

— Concernant la religion : *« Dans la véranda surélevée, le prêtre dormait sur une natte. Près de son oreiller, un plateau en cuivre rempli de pièces illustrait ses rêves, comme une bulle dans une bande dessinée. »*

Vous imaginez bien que toutes ces attaques ne devaient pas plaire à un certain nombre de personnes. D'ailleurs, comme Flaubert et moi-même – proches amis d'Arundhati Roy sur le plan artistique et humain – elle a aussi dû subir un procès pour « obscénité » dans son pays. Mais ceci n'est qu'un détail temporel voué à disparaître.

Les détails intemporels sont – vous l'aurez compris – l'hirondelle morte au fond de la vieille Plymouth, ou le papillon au duvet particulièrement fourni

qui parcourt le roman accroché au cœur sensible de Rahel. Les battements des ailes sombres et glacées de l'un et les serremments douloureux de l'autre, tel un long et dissonant écho, s'affrontent en une lutte que gagne le papillon, lorsqu'il finit par déployer ses ailes sur le cœur des deux jumeaux – et non plus seulement sur celui de Rahel - les emprisonnant tous deux, chacun à sa manière, dans la tragédie qu'ils ont vécue.

Et il y a aussi les kangourous en ciment au ventre empli de mégots, éclaboussés de crachats rouges de bétel ; la minuscule araignée qui se camoufle sous des débris, et qui survit au bref mais poignant amour d'Ammu et Velutha ; les crapauds, beaux dans leur laideur, princes charmants des contes de fée de l'enfance se languissant d'un baiser, et que des serpents vont dévorer. Mais si je vous cite tout le livre avec des commentaires, vous risquez fort de dépérir en attendant que j'aie fini !

Les étudiants, fatigués par ce cours dense et long, sourient. C'est vrai, ils commencent à avoir faim.

— Qu'est-ce que tu en penses, Véra ? demande Vladimir Nabokov, se tournant vers sa femme aux cheveux de neige.

— Si je peux me permettre, commence Véra en se levant et s'adressant à la classe, j'insisterais peut-être aussi sur l'originalité des comparaisons : les jumeaux « *accroupis au milieu des copeaux comme deux points d'interrogation à l'envers* », ou encore la folie « *pendue à ses basques, comme un serveur empressé dans un grand restaurant* ». Mais tu n'es pas seulement écrivain, tu es aussi entomologiste, et il est certain que c'est un livre bien tentant de ce point de vue. Ne dirait-on pas qu'elle te fait presque des clins d'œil ? Cela dit, chez elle le papillon est source et signe de souffrance, ce qui n'est pas le cas chez toi.

Je pense en particulier à ta nouvelle intitulée « Noël », où le papillon émerge de son cocon, comme une réponse de la nature à la douleur d'un père, en deuil de son enfant.

Elle cite d'abord en russe, un russe doux et chantant : « *Et alors, ces ailes noires et épaisses, ornées chacune d'un ocelle lustré et couvertes d'un chatolement violacé qui saupoudrait ses extrémités antérieures crochues, respirèrent profondément sous l'impulsion d'un bonheur tendre, enchanteur, presque humain* ». Puis elle le traduit en anglais à l'intention des étudiants, tout en observant son mari devenu songeur. Il demeure debout, silencieux, sans bouger.

Les étudiants commencent à être gênés du bruit qu'ils font en rangeant stylos et cahiers, car ils sentent vaguement que c'est un moment empreint d'émotion ; néanmoins, ils sont pressés de partir.

— C'est vrai, dit Vladimir lentement, revenant à la salle et aux étudiants. Vous savez, Arundhati Roy – je ne vous l'avais pas dit – est une très belle femme. Un sourire malicieux joue à nouveau dans tout son visage. Il regarde ses étudiants, impatients de quitter le cours, certes, mais dont il vient, par cette remarque, d'éveiller la curiosité.

— Oui, et j'avoue que j'aurais bien aimé la rencontrer du temps de ma resplendissante jeunesse. Nous aurions pu nous asseoir et traduire ensemble – elle en hindi, moi en russe - l'Alice de Lewis Carroll, ou discuter littérature, et même lépidoptères...

Il remarque le froncement de sourcils de Véra, et continue :

— Mais je serai mort depuis longtemps lorsqu'elle aura écrit son premier chef d'œuvre, Le Dieu des Petits Riens.

Les étudiants, pressés, les cartables et les manteaux déjà sur leurs bras, ne relèvent pas cette aberration temporelle.

— Je suis d'autant plus heureux d'avoir pu commenter ce livre avec vous, et vous remercie de votre attention.